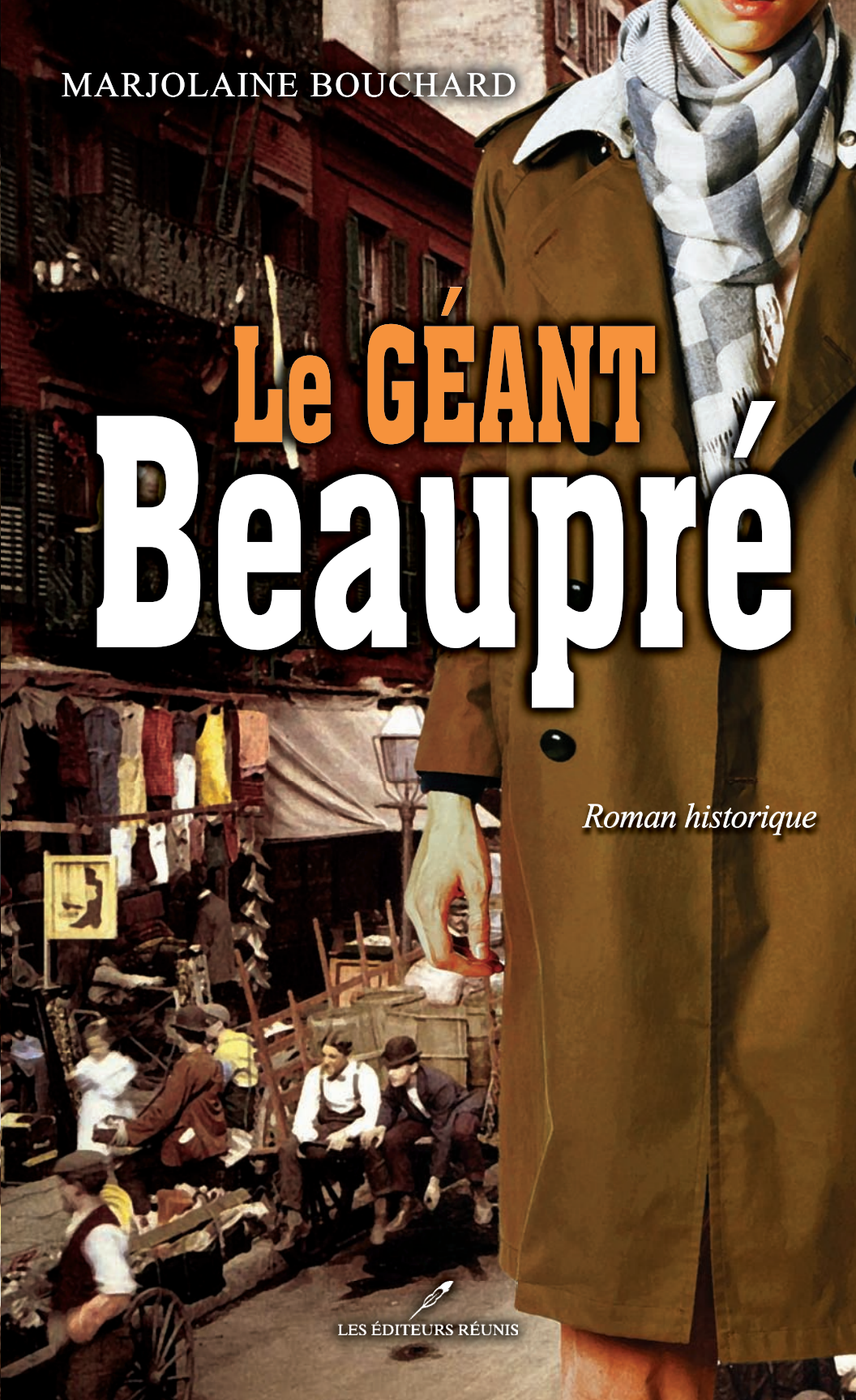

MARJOLAINE BOUCHARD

Le GÉANT Beaupré

Roman historique

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Le GÉANT Beaupré

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
Bouchard, Marjolaine, 1958-
Le géant Beaupré
ISBN 978-2-89585-398-5
1. Beaupré, Joseph-Édouard, 1881-1904 - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.
PS8553.O774G42 2012 C843'.54 C2012-941198-1
PS9553.O774G42 2012

© 2012 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr

Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

MARJOLAINE BOUCHARD

Le GÉANT Beaupré

LES ÉDITEURS RÉUNIS

À ma grande Émilie,
cette petite femme qui, sous certains aspects,
pourrait se reconnaître dans Édouard Beaupré.

PROLOGUE

Montréal, 1907.

En courant, ils avaient longé la voie ferrée qui borde le fleuve, sur les rails rectilignes qui menaient au bout du monde. De temps en temps, le soleil trouait les nuages et couvrait le Saint-Laurent de vagues scintillantes que rasait le vent : un feu d'artifice aquatique. Puis, galopant entre les hautes herbes, ils avaient traversé le terrain vague qui séparait le chemin de fer de la rue Notre-Dame. Enfin, face à la rue Dufresne, ils avaient posé le pied dans ce vaste univers, un terrain de jeux à la mesure de leur enfance, de leurs aventures, cet endroit merveilleux où l'espace se multipliait de l'intérieur et dont les frontières s'ouvraient sur d'autres bosquets, d'autres clairières, sdes limites toujours repoussées alors qu'ils croyaient les avoir atteintes : ce jour-là encore, ils iraient à la conquête du parc Bellerive. Cinq enfants heureux de pouvoir enfin gambader au-delà d'étroites ruelles, de mosaïques de murs, de crachats de toitures, d'odeurs de crottes de chat, de cris de mères en colère et de barrières de cordes à linge. Les poumons gonflés de liberté, ils pourraient profiter de cette première belle journée d'été et d'une formidable escapade.

David avait amené sa balle qu'il lançait à ses amis, en alternance, de plus en plus loin. Ils élargissaient le cercle à chaque tour. Jules, le plus vieux, mais aussi le plus gros, ratait souvent ses attrapées et David, furieux de cette maladresse, renvoyait exprès plus fort pour faire courir le grassouillet. Ça finirait bien par développer les réflexes de Jules. Rien n'y faisait. La balle passait au-dessus des gros bras tendus, tombait au diable Vauvert, Jules trottinait, lourd, pour la retrouver dans l'herbe. À un certain moment, la balle fila au-dessus d'un bouquet d'arbustes. Les enfants perdirent de longues minutes en vaines recherches qui les menèrent de l'autre côté des arbres. Là s'élevait un hangar grand comme un pâté de maisons,

sans doute un entrepôt qu'utilisaient les cheminots et les transporteurs ferroviaires.

— Et si on jouait dans cette bâtisse-là ? proposa David.

— Maman veut que je joue au parc, pas ailleurs, répliqua Louis.

— Voyons, le hangar fait partie du parc et le dimanche matin, y a pas un chat.

Ils s'approchèrent des grandes portes à battants, toutes verrouillées, aux pentures solides. Étienne, le plus petit du groupe, aperçut au coin de l'édifice un pan de tôle mince qui claquait au vent. Ils le soulevèrent pour l'entrebâiller davantage et se faufiler un à un par l'ouverture exiguë. Jules, trop corpulent, resta coincé entre les pièces de charpente et la tôle. David se mit à tirer d'un côté, Étienne à pousser de l'autre ; Jules gémissait. Il fallut qu'Ernest et Louis tirent à quatre bras sur le panneau pour faire sauter d'autres clous. Jules rentra le ventre, cessa de respirer et passa enfin à l'intérieur, non sans quelques égratignures à l'orgueil. Les autres allaient encore rire de lui, le traiter de bouffi, de baleine, de grosse bedaine…

Très haut, les fenêtres à carreaux qui perçaient les murs laissaient filtrer une lumière sale. Il fallut quelques minutes aux enfants pour s'habituer à cette pénombre. La poussière volait dans les rayons pâles. Les garçons contournèrent des pièces métalliques, des machines insolites, des cadavres rouillés. Ils s'amusèrent à escalader des monticules de caisses et de poches farineuses, des marchandises non réclamées, entassées depuis des années, des siècles peut-être. Dans ce silence de cathédrale, ils étaient les maîtres des lieux. Grimpé sur une pile de caissons de bois, Louis plaça ses mains en porte-voix :

— Je suis le roi du château !

Des claquements vifs et des cris ripostèrent vivement. Les enfants s'accroupirent, les mains sur la tête. Au-dessus d'eux volaient des créatures folles. Ils avaient dérangé le repos de quelques pigeons qui, sur les chevrons, avaient construit des nids.

— Y a pas de danger ! On est tout seuls. On joue ! cria Étienne.

— À quoi ?

— À la cachette ! Je compte jusqu'à trente, cachez-vous.

Jules regarda les trois autres sautiller sur les caisses de marchandises comme des écureuils pendant qu'Étienne égrenait les chiffres à voix haute. Tous de petite taille, minces comme des échalotes, ils pouvaient se faufiler dans un simple cageot, derrière une poche de grain, sous un bout de toile, dans les fissures du plancher.

Étienne comptait : « seize, dix-sept, dix-huit… ». Jules chercha à la ronde pour trouver l'endroit idéal. Il en avait assez des moqueries sur son gros ventre, ses cuisses rebondies, son double menton, plus qu'assez de jouer les souffre-douleur. Il se rendit jusqu'à l'autre bout de la salle encombrée. Là, dans un coin, sur le sol, une grande caisse de bois, posée à l'horizontale, attendait qu'il s'y enfouisse. Trois sangles de cuir en fermaient le couvercle, chacune ajustée par des boucles de métal faciles à détacher. Jules s'empressa de les défaire pour soulever le panneau.

Et poussa un long cri de terreur.

Ernest, David et Louis sortirent la tête de leur cachette, les yeux écarquillés. Jules, les mains plaquées sur la bouche, se précipitait vers eux. Il trébucha, tomba, se releva, repartit de plus belle. Jamais on ne l'avait vu courir aussi vite.

— Qu'est-ce qui te prend ? lui lança Étienne.

— Un monstre, y a un monstre dans la caisse ! parvint à articuler Jules. Grand, grand… Deux fois plus grand qu'un homme ordinaire ! Et y est tellement *lette*[1] !

Les cinq enfants s'approchèrent avec lenteur, entre horreur et fascination. Le corps était gigantesque en effet, nu, sec, la peau dure comme du bois, collée aux os du visage. Des cheveux noirs garnissaient encore le crâne et les mains gisaient le long des cuisses. Les parties génitales avaient été enlevées et, de l'entrejambe jusqu'au cou, une longue cicatrice mal cousue traversait le ventre et le torse.

Pour démolir sa réputation de mauviette, Jules tendit la main et, du bout des doigts, effleura d'abord le poignet, la main et, finalement, donna quelques petits coups sur la poitrine. Dure comme un tronc d'arbre.

— Y est mort ! Mais c'est quoi, ce corps-là ?

— C'est pas un homme, c'est trop grand…

— Peut-être que c'est le grand Lustucru ?

— Ou bien le bonhomme Sept Heures ?

— Peut-être qu'il est juste endormi.

Les enfants s'interrogèrent du regard avant de s'enfuir.

Qui avait habité ce cadavre de géant, oublié là, au fond d'un hangar du parc Bellerive ? D'où venait-il ?

---

[1] Pour les canadianismes, les expressions vernaculaires et les emprunts à l'anglais, consulter le glossaire à la fin de l'ouvrage.

1
Une caravane sur un fil de fer

En route vers Talle-de-Saules, automne 1879.

Florestine sauta de la caisse pour marcher près du fourgon, en promettant qu'elle ne s'éloignerait pas. Elle aurait pu rester dans la charrette avec ses parents, mais elle avait le goût de bouger, de s'étirer, de se délier les jambes. À peine plus haute qu'un essieu de charrette, tout ce qu'elle pouvait observer, c'étaient les pattes de chevaux, les rayons des roues, les nuages de poussière que soulevaient les sabots.

— Flo, reviens dans le chariot, de suite ! Je t'interdis de courir à côté du convoi. Il va t'arriver malheur ! cria sa mère, Cécile, en colère.

— Non, maman ! J'ai mal au cœur et aux fesses à force d'être brassée sur le banc.

— Mais t'es trop petite. Les charretiers te verront pas. Ta tête se perd dans la poussière. Rembarque avec nous.

— Non ! J'ai des yeux. Je vais les voir, moi, les charretiers.

— Tête de bœuf ! pesta son père. Laissons-la faire. Après un mille à pied, elle va se fatiguer et remonter avec nous autres.

Non, elle ne remonterait pas de si tôt. Elle continua à marcher, obstinée. Elle en avait assez du tangage de la voiture sur le chemin caillouteux. Bientôt, la poussière lui remplit le nez et la bouche. Elle se mit à courir pour devancer l'attelage de tête et marcher contre le vent. Son cœur battait comme une mailloche. À présent, c'était elle qui ouvrait la route au convoi dans l'air sec, entre le ciel pur et la plaine brûlée. Là, elle pouvait laisser vagabonder son imagination, rêver d'une autre vie, de grands projets. À quatorze ans, elle était une femme, plus une enfant. Une petite femme, soit, mais une Métisse déterminée. Elle ne s'en laisserait pas imposer. Elle n'en pouvait

plus de toujours changer de territoire, d'être sans cesse déracinée depuis presque dix ans déjà !

Ils étaient en route, avec plusieurs autres familles métisses, encore une fois. Peut-être allaient-ils enfin s'installer quelque part pour de bon ? Depuis 1870, le groupe diminuait à chaque déménagement. Florestine regrettait la colonie de la Rivière-Rouge où elle était née. Cultiver quelques acres de terre, récolter du blé, aller à la messe le dimanche et, en mai, partir pour la chasse au bison avec les cavaliers… Le bison était encore abondant, à cette époque-là. Cette époque… quel âge avait-elle alors ? Trois, quatre ans ? Elle ne se souvenait plus très bien. Et depuis, tant de choses s'étaient passées.

Tout avait commencé avec la Rébellion, en 1869, et Louis Riel, le Métis qui avait réussi à fonder un premier gouvernement provisoire, à créer un nouveau territoire manitobain pour y assurer le droit des Métis. On en parlait encore. Que de petites guerres pour l'occupation de ces contrées ! Chaque tribu, Cris, Pieds-Noirs, Assiniboines, Montagnais, Métis, Blancs, catholiques, protestants : tout le monde voulait défendre ses terres, ses croyances, sa langue, ses façons de diviser le sol, en rectangles selon le système seigneurial de la Nouvelle-France, en carrés, à la manière de cantons anglais. Comme si le territoire était une courtepointe à couper aux ciseaux !

Toutes ces histoires et ces éternelles rivalités avaient animé les conversations autour du feu, soir après soir. On évoquait encore l'arrivée des protestants de l'Ontario qui s'étaient installés progressivement pour envahir l'espace en maîtres des lieux, menaçant la liberté des Métis. Les maudits Anglais n'entendaient rien aux Métis ! Et puis, c'étaient des protestants, pas des catholiques ! Et ils avaient pris toute la place. On avait dû migrer plus à l'ouest pour suivre les troupeaux de bisons, de plus en plus rares, de plus en plus loin, au-delà des frontières du Manitoba.

Trop malade, Marie-Joseph, la grand-mère de Florestine, n'avait pu les suivre, mais avant le départ de la famille, elle lui

avait donné une petite poupée fabriquée de ses mains, costume en cuir sable décoré de minuscules perles turquoise et cheveux nattés en crins de cheval. Florestine l'avait enveloppée avec soin, l'avait portée tout contre elle, cachée, comme l'âme et le souvenir de sa grand-mère et le reste de son enfance.

Pendant des semaines, le long de la frontière canado-américaine, ils avaient suivi une route interminable vers le district d'Assiniboia. Trois cents charrettes avaient quitté les villages de Pembina, de Saint-Joseph et de Saint-François-Xavier, soixante-quinze familles en tout, à raison de quatre chariots par famille, et tous leurs chevaux, pour parcourir les quatre cents milles qui les séparaient de la Montagne de Bois, où il serait possible d'installer un campement permanent, de vivre de la traite des fourrures, d'un peu de culture, de la chasse au bison et de la vente de pemmican. Jean-Louis Légaré, le Canadien français qui les accompagnait, le leur avait promis : ils ne manqueraient de rien.

En une journée de marche, on devait franchir vingt milles. Les éclaireurs précédaient le convoi pour trouver le prochain emplacement du camp où l'on dormirait. Le soir, une fois sur les lieux, on disposait les chariots en cercle pour protéger les familles et leurs biens contre les attaques de bêtes ou de voleurs. On allumait un grand feu au centre de cette enceinte où les femmes pouvaient cuisiner le repas. Florestine berçait les bébés, s'occupait des enfants un peu plus vieux, agrémentait les soirées d'historiettes qu'elle inventait avec sa poupée. Le lendemain, on repliait bagage, on chargeait les charrettes et on repartait vers le couchant. Le long de la frontière, la caravane s'étirait sur la prairie.

À ce moment-là, ils rêvaient de la Montagne de Bois comme d'un dernier refuge, d'une nouvelle vie, une terre où ils pourraient demeurer longtemps, fonder un comptoir de traite… S'enraciner. Ils n'avaient plus le choix.

Un an après la Rébellion, ils avaient atteint la Montagne de Bois. C'était en octobre 1870 : une plaine ponctuée de quelques montagnes, un endroit que les bisons n'avaient pas encore tout

à fait déserté et où le gibier abondait. Le *traiteur* Jean-Louis Légaré comptait y faire de bonnes affaires en gagnant la confiance des Métis de la région. Il savait avec qui négocier. En collaborant avec eux, il s'assurait d'un commerce des deux côtés de la frontière puisque ces Métis, après une lutte féroce contre la Compagnie de la Baie d'Hudson, avaient réussi à garder leur droit de commercer directement avec les Américains. Ne les appelait-on pas des hommes libres ? Légaré espérait alors fonder un campement permanent et, aidé du père Leblanc, il avait tout mis en œuvre pour la construction d'une chapelle et des premières résidences en bois ronds. À la Montagne de Bois, Florestine avait aidé aux travaux à la mesure de ses petites mains. Avec les autres enfants, elle avait enduit les interstices entre les rondins de tremble, avec du bousillage fait de glaise, de paille et d'eau. Sa famille avait réussi à terminer sa cabane avant les grands froids : une construction sommaire, constituée d'une seule pièce où l'on dormait, cuisinait, mangeait et tannait les peaux… Plusieurs familles préféraient encore les tentes coniques en peau de bison, mais Florestine avait adoré la paix de la cabane. Le premier hiver qu'ils avaient passé au camp de la Montagne de Bois avait été particulièrement rigoureux. Mais les murs de la cabane avaient résisté ; ils ne claquaient pas au vent comme la toile d'une tente lors des tempêtes. Au contraire, la neige tambourinait silencieusement sur les rondins. Un camp solide qui ne risquait pas de s'envoler pendant la nuit. Avec des bouts de bardeaux, Florestine avait fabriqué un petit lit pour sa poupée qu'elle couchait dans un coin et, le soir, elle la couvrait d'une pièce de fourrure. Avec sa poupée bien à l'abri, elle s'était sentie en sécurité.

Elle aurait bien voulu demeurer à la Montagne de Bois.

Cet hiver-là, la trappe avait rapporté de belles fourrures à Jean-Louis Légaré qui, au printemps, était allé les livrer à son patron de Pembina, George Fisher, l'un des premiers Métis à faire la traite et le marchandage des fourrures dans l'Ouest. À l'arrivée du mois de mai 1871, comme chaque printemps, les familles étaient remontées dans les charrettes pour aller chasser

le bison. Hommes, femmes, enfants : même le père Leblanc accompagnaient les troupes de chasseurs. Florestine aimait l'excitation de ces journées. Régie par des lois strictes, la chasse au bison orchestrait alors leur vie. Chaque matin, après la messe, la caravane de charrettes parcourait les plaines et les collines à la recherche de troupeaux. Parfois, il y fallait plusieurs jours. Quand, au loin, les éclaireurs apercevaient les têtes massives aux cornes incurvées, ils revenaient, fébriles, vers les chasseurs qui amorçaient les derniers préparatifs dans le plus grand silence. Le père Leblanc chuchotait l'acte de contrition, au cas où il arriverait malheur : nombreux étaient les accidents pendant la chasse. Au signal, les chasseurs fonçaient dans les hautes herbes, se précipitant vers les bêtes à la toison brunâtre effilochée en lambeaux légers par la mue printanière. Les cavaliers lançaient leur monture aux trousses des grands rois de la plaine, dans un effarant tumulte : beuglement des veaux naissants écartés de leur mère, tambourinement des sabots, nuages de mouches à chevreuil, et l'odeur de fumier et du sang… La pétarade des coups de feu, pis que le tonnerre, martelait les tympans. Souvent, pour faire refroidir plus vite les fusils, il fallait les tremper dans l'eau ou dans des plaques de neige cachées au fond d'une vallée, à l'abri du soleil. Le troupeau virevoltait en tous sens, mâles, femelles et petits tombaient sans distinction. On pouvait tuer des centaines de bisons en une seule journée. Pendant que les cavaliers poursuivaient l'abattage, les femmes et les enfants se précipitaient sur les premières carcasses pour les dépecer, pour ramasser la viande, les os, les peaux et même les plombs, qu'on gardait pour les refondre. Rien n'était perdu.

Certes, il fallait quitter le camp de la Montagne de Bois pendant plusieurs mois, mais on y revenait toujours, avec une quantité importante de pemmican. À la fin de l'été 1871, après la chasse, en déchargeant les nombreux sacs de peau de cent livres remplis à craquer de pemmican, et les ballots de cuir de bison, Légaré s'était frotté les mains et avait décidé de laisser son patron de Pembina pour se lancer à son propre compte.

La vie aurait pu s'organiser paisiblement et continuer ainsi, mais voilà qu'en 1876, un petit groupe de Sioux s'était présenté au magasin de Légaré, à la Montagne de Bois, pour demander la permission de s'établir et de commercer avec lui. En fait, il s'agissait d'éclaireurs suivis du grand chef Bœuf Assis, que tout le monde appelait à l'américaine Sitting Bull, et de sa tribu. L'*Indian Removal*, une loi américaine, repoussait les Indiens toujours plus à l'ouest, à moins qu'ils ne consentent à demeurer dans une réserve. Le grand chef et ses troupes avaient livré bataille pour défendre leurs droits, et fuyaient désormais les représailles. Bientôt, ils avaient été au moins quatre mille Sioux à camper autour du poste, de sorte qu'il n'y avait plus de quoi les nourrir ; les bisons s'en étaient même allés plus loin. Le temps qu'on trouve une solution, Florestine était partie avec sa famille, comme bien d'autres, vers la Montagne des Cyprès, où Légaré opérait un autre poste de traite.

Triste et frustrée, Florestine continuait sa marche devant les charrettes, se remémorant la séquence des événements qui les avaient forcés à quitter le beau camp de la Montagne de Bois. Pourquoi était-ce toujours les Métis qui devaient partir ? Pourquoi cette vie d'errance et de nomadisme alors que d'autres peuples réussissaient à s'installer, à demeure chez eux ? Parce que c'était ainsi, lui répondait-on. La façon de vivre des Métis les obligeait à suivre la nature. Était-ce là leur fameuse liberté ? N'être nulle part chez soi ?

À regret, Florestine avait quitté la sécurité de la belle cabane de la Montagne de Bois. Elle se souvenait encore des crampes qui lui avaient tordu le ventre, le matin du départ, et du sang qui tachait sa culotte. Elle avait onze ans et elle pouvait désormais devenir mère, lui avait-on expliqué. Elle aurait le temps d'avoir beaucoup d'enfants. Il ne restait plus qu'à trouver un mari. Elle avait arrangé des guenilles pour éponger les pertes et ramassé ses affaires avant de reprendre la route. Au moment de partir, elle n'avait pas retrouvé sa poupée. Le petit lit était vide. Elle avait pleuré et refusait de repartir sans sa poupée. Sa mère s'était fâchée : à onze ans, elle n'était plus en

âge de jouer avec une poupée remplie de grains d'avoine, elle aurait bientôt ses propres enfants. Cécile lui avait mis dans les bras le petit dernier, un poupon emmailloté serré, pour qu'elle en prenne soin pendant le voyage. Après avoir essuyé ses larmes, Florestine avait placé l'enfant dans un porte-bébé qu'elle avait attaché sur son dos à l'aide de vieilles sangles de cuir émoussées.

Le camp de la Montagne des Cyprès ne présentait pas les avantages de celui de la Montagne de Bois. Pas de chapelle, pas de magasin, pas de cabane, sinon des abris de fortune, et un simple comptoir, un baraquement brinquebalant. Florestine sourit à ses souvenirs, encore plus mélancolique. Lorsqu'elle était entrée au comptoir du poste, elle s'était adressée au commis qui travaillait là, un beau grand gaillard d'une allure comme on en voyait peu, dans la vingtaine ; il parlait français avec un accent du Bas-Canada. Elle s'était présentée sans façon :

— Je suis Florestine Piché. Je cherche des lacets solides que j'échangerais contre une fourrure.

Elle avait étalé une peau de blaireau sur le comptoir.

— Tu m'as l'air pressée. Je vais faire ça vite pour toi, ma belle, avait-il répondu avec vivacité.

L'arrivée de Florestine semblait lui avoir fait plaisir, il s'était mis à lui parler comme à une bonne connaissance. Elle avait bien vu qu'il la détaillait. Les jeunes filles étaient rares, dans ce coin de pays. Longs cheveux lisses, teint hâlé, yeux noirs et vifs, elle ne détestait pas l'image que lui renvoyait le précieux petit miroir de sa mère. Tout en parlant, il s'affairait à lui trouver les meilleurs lacets de son stock. Il s'agissait sans doute d'un nouveau Canadien français venu dans l'Ouest pour faire le commerce des fourrures.

Lorsque Florestine, se déchargeant de son fardeau, avait déposé le porte-bébé sur le comptoir pour ajuster les nouveaux

lacets au système d'attaches, le jeune homme avait cessé net de parler. Il regardait le bébé qui gazouillait.

On décida d'une halte. Le convoi s'immobilisa. En essuyant son visage couvert de poussière, Florestine soupira. Elle revoyait les traits souriants du jeune homme, la première fois qu'elle l'avait rencontré. Mais par la ensuite, chaque fois qu'elle s'était présentée au comptoir, il avait gardé une attitude réservée, parlant peu, malgré les questions qu'elle lui posait d'un air avenant. Elle n'avait pas eu le temps d'aller très loin dans son entreprise de séduction : la nouvelle était arrivée, les Sioux avaient délaissé la région de la Montagne de Bois ; les familles pouvaient donc y revenir et quitter la Montagne des Cyprès. Nouveau déménagement, nouveau déracinement. Adieu, le beau jeune homme.

Plusieurs familles métisses étaient alors descendues vers le Montana. Mais en 1879, puisque le bison s'entêtait à rester au sud de la rivière au Lait, plusieurs d'entre elles avaient même décidé de demeurer en territoire américain après la chasse. Mais la famille de Florestine avait préféré revenir à la Montagne de Bois.

Le cœur de Florestine se serra au souvenir de la désolation qui les avait accueillis : un grand feu avait ravagé les prairies, il n'y avait plus rien pour nourrir les bêtes pendant l'hiver. Le groupe, très restreint, s'était alors séparé en trois : l'un était reparti vers la Montagne des Cyprès, le deuxième vers la vallée de la rivière Blanche. Elle était dans le troisième, qui se rendrait à Talle-de-Saules[2], une vallée située à une trentaine de milles vers l'est de la Montagne de Bois et que l'on désignait ainsi à cause des nombreux saules qui ombrageaient le vallon. Légaré voulait y fonder un autre camp permanent. Certains disaient « Hart Rouge », en raison des cornouillers qui abondaient sur les coteaux, un arbre populaire chez les Métis : on écorçait les tiges rouges, ne prélevant que la partie tendre qu'on mélangeait

[2] Aujourd'hui ville de Willow Bunch.

à de l'écorce d'aulne et au tabac pour bourrer pipes et calumets. On profitait de l'effet analgésique de ce mélange pour engourdir maux et problèmes. En reprenant la route alors que le convoi s'ébranlait, Florestine n'aurait pas détesté en avoir un peu : elle commençait à avoir mal aux jambes. Mais elle n'allait pas remonter dans le chariot, non, pas encore.

Montagne de Bois, Montagne des Cyprès, Montana… Voilà qu'ils étaient encore repartis, vers Talle-de-Saules cette fois-ci. Voilà pourquoi elle en avait assez. Ne jamais savoir où l'on va se trouver… Voilà aussi pourquoi elle préférait aller à pied devant les charrettes et ne plus entendre les propos de ses parents, les promesses des autres. Mais du coup, elle se rappelait le début de leur randonnée désolée vers Talle-de-Saules. Marcher, marcher sur la terre brûlée, sous quelques squelettes d'arbres. Pas un oiseau, pas l'ombre d'un bison. Du souffre plein les narines, un goût de fumée dans la gorge, de la cendre collée aux chevilles jusqu'aux cuisses, et combien de milles encore à parcourir pour retrouver un coin de verdure ? Elle rêvait d'arrêter quelque part, une bonne fois pour toutes, d'épouser un Canadien français qui, lui au moins, n'aurait pas de fourmis dans les jambes. Un Canadien français qui aimerait travailler la terre, ou qui tiendrait commerce, qui serait là pour ses enfants et pour elle. Et dire qu'elle l'avait probablement rencontré, à la Montagne des Cyprès. Si elle était restée là-bas…

Lorsqu'il fut temps de dresser le camp pour la nuit, les éclaireurs revinrent joyeux vers les charrettes : le feu n'avait pas détruit le site de Talle-de-Saules ! Ils pourraient s'y établir pour la nuit, pour le lendemain, pour longtemps peut-être.

À Talle-de-Saules, au matin, Florestine se rendit au comptoir pour se procurer des allumettes, un chaudron, du maïs. Le commis, déjà affairé avec un client, ne la vit pas tout de suite. Elle attendit son tour en contemplant les nouvelles marchandises placées sur les étagères.

— Madame… Besoin d'aide ?

Elle pouffa. Il l'avait appelée « Madame », comme si elle était mariée. Mais cet accent, cette impression de déjà entendu… Elle se retourna. Et alors, cette chaleur aux joues, cette gêne soudaine qui l'empêchait de parler, elle, Florestine Piché, la fonceuse. Où était passé son audace ? Elle se souvenait de ce visage : la petite moustache bien taillée, les joues rasées de près, les cheveux bruns séparés par une raie centrale, lissés avec soin en arrière… De plus, il était encore bien habillé. Pas des vêtements du pays. Une chemise blanche aux manches retenues par un joli cerceau noir entourant le bras, un pantalon d'étoffe fine, avec un pli devant. Le Canadien français rencontré au comptoir de la Montagne des Cyprès presque trois ans plus tôt !

Elle passa les mains sur ses cheveux pour les remettre en ordre, puis sur sa jupe pour aplanir les plis. Que dire, comment le dire, pour ne pas gâcher ce moment ? Elle tenta de sourire, ouvrit la bouche. Mais il prit la parole en premier :

— Ton fils est pas avec toi, aujourd'hui ?

Son fils ? Elle n'avait pas de fils ! Il devait la confondre avec une autre Métisse. Puis, il avait sûrement beaucoup voyagé, ce Canadien français, il avait rencontré quantité de familles amérindiennes, métisses, canadiennes, américaines… Comment aurait-il pu se souvenir d'elle, qu'il avait vue une seule fois ?

— Mon fils ?

— Mais oui. Je t'ai vue, un jour, au poste de la Montagne des Cyprès. Florestine Piché, c'est ben toi ? À ce moment-là, tu avais un tout petit garçon dans un porte-bébé. Il doit bien marcher, courir, maintenant ?

Elle arrondit les yeux. Il se souvenait. De tout !

— C'était pas mon fils, s'empressa-t-elle d'expliquer, mais mon plus jeune frère. Il est mort l'hiver passé. Moi, j'ai pas de bébé.

Il secoua la tête.

— Désolé, pour ton petit frère. Il en meurt beaucoup. Les hivers sont durs.

— J'aurais aimé avoir des frères et des sœurs, mais ils sont tous morts. Mes parents ont rien que moi. Mais si je me marie un jour, moi, j'en aurai beaucoup, des petits.

Il eut un léger sourire, puis se présenta :

— Gaspard Beaupré, originaire de L'Assomption, au Québec.

— Pourquoi vous êtes venu *icitte*, à Talle-de-Saules ? demanda Florestine.

Il s'accouda au comptoir :

— Je rêvais de grands espaces, de chasse au bison et de cowboys. J'ai quitté mon coin pour vivre l'aventure de l'Ouest. En premier, j'ai travaillé pour Louis Morin à la Montagne des Cyprès, en 1876, puis pour Jean-Louis Légaré, comme homme de main à la Montagne de Bois, pour le commerce des fourrures et, après, à Talle-de-Saules. Savais-tu que Légaré veut établir une ferme dans le secteur pour élever des vaches à lait ?

Avec un intérêt grandissant pour les propos du jeune homme, Florestine remarqua qu'il ne portait pas d'alliance. Elle s'informa d'autres détails, mais la vraie question qu'elle voulait poser se refusait : était-il déjà engagé avec une femme ? Florestine la fonceuse manquait soudain d'audace.

Elle prit ce que Gaspard avait préparé pour elle et s'apprêtait à repartir, sans savoir. Mais il dit :

— Florestine, tu reviendras ? Moi, je suis pas sorteux, et pis je m'ennuie, des fois, derrière le comptoir, à la journée longue.

Elle le regarda, ravie, et hocha la tête en souriant.

Le 2 février 1880, on célébra leurs épousailles à Talle-de-Saules. Florestine avait quatorze ans et Gaspard, vingt-six.

Gaspard Beaupré travaillait pour l'entreprenant Jean-Louis Légaré à la construction d'un grand magasin-résidence à deux étages. Légaré y investit la faramineuse somme de six mille dollars. Le bois était rare dans ce coin de la prairie, on devait souvent charroyer les grumes de loin. Aussi utilisait-on des torchis faits de terre argileuse pressés avec de la paille. Puis, les hommes installèrent les soubassements de la ferme dans la vallée. Pendant ce temps, d'autres familles métisses arrivaient, découragées de la piètre chasse du printemps. On les accueillit pour les intégrer à la communauté. Légaré ne refusait personne et garantissait abri et vivres pour tous.

— Ça va agrandir la famille ! Ma défunte Marie, elle rêvait d'avoir vingt enfants. Je vais me reprendre avec les familles des autres, s'encourageait Légaré.

Florestine était enceinte. Entre les nausées, elle besognait à la maison ou participait à des corvées de récolte et de mise en conserve avec d'autres femmes. Après six mois de grossesse, si son ventre enflait, elle-même n'avait pas beaucoup d'appétit. Tous les matins, elle se retrouvait la tête au-dessus de la bassine. Le jour, elle n'avalait que du bouillon de poule.

En décembre, sa mère posa devant elle une assiette de pemmican d'une couleur inhabituelle.

— Ça prend de la viande pour te *renforcir*, pour avoir du bon sang. Là, t'es blême comme une vesse-de-loup. Tu passes la journée à traîner tes mocassins. Allez, mange.

Le pemmican roulait dans la bouche de Florestine. Il avait un goût de pourriture. Et cette étrange couleur brunâtre… Rien de ragoûtant. Chaque déglutition entraînait des haut-le-cœur. L'estomac de Florestine se révoltait.

— Qu'est-ce que vous avez mis là-dedans ?

— Arrête donc de te plaindre, Florestine. Quand on est enceinte, y a du manger qui nous répugne. C'est normal. Mais ce pemmican-là, c'est du bon. Ton père est allé le chercher

spécialement pour toi, chez le vieux Taddé. Il fait une recette spéciale pour les femmes engrossées. C'est bon pour ton petit, aussi. Il a besoin de bonne viande. Tu veux pas accoucher d'un petit pois sec ?

Florestine recracha sa bouchée, repoussa son assiette.

— Taddé ? Je l'ai déjà vu ramasser une vieille vache morte de maladie, pis des carcasses de coyotes dans sa brouette !

— Il ramasse les carcasses pour la peau, voyons.

— Peut-être, mais tous ses enfants sont morts avant d'avoir trois ans. Sa femme est morte l'année passée. Pis vous me faites manger sa bouillie ! Les chiens errants en voudraient même pas.

Elle se leva et alla jeter les restes dans le feu.

— En plus, v'là que tu gaspilles le manger ! la sermonna sa mère.

— Comme ça, je suis certaine que personne d'autre, ni chien, ni chat, ni animal sauvage, n'avalera de ce poison-là !

Florestine eut du mal à s'endormir. Elle grelottait. Gaspard ajouta une bûche dans le poêle après avoir rempli la bassinoire avec des braises chaudes. Il passa le chauffe-lit sous les couvertures où Florestine se réinstalla bien à l'aise. Mais au bout d'un moment, les frissons reprirent. Elle claquait des dents sans pouvoir s'en empêcher.

Gaspard ajouta une couverture. Florestine se plaignait toujours. Il s'étendit près d'elle pour la réchauffer.

— Florestine, il fait chaud comme en enfer, dans la cabane. Moi, j'étouffe. Pis ta peau est en sueur. Comment ça, tu gèles encore ?

— Je sais pas, je sais pas. J'ai peur.

— Je suis là, petite Flo. Je bouge pas. Même si je crève de chaleur à côté de toi, je vais rester dans le lit. Je vais faire comme

le bœuf et l'âne qui ont réchauffé l'enfant Jésus dans la crèche avec leur souffle. Pense au petit Jésus, Flo. Ça va t'apaiser.

Il se blottit dans son dos et passa un bras autour de sa taille, colla ses lèvres sur la nuque de Florestine. Les frissons s'évanouirent peu à peu et elle s'endormit.

Par la fenêtre, Florestine épie Taddé. Il brasse quelque chose dans une marmite à savon, ajoute des ingrédients. Son visage, rougi par la chaleur et les vapeurs de cuisson, luit dans la lumière. À côté de la cambuse, une table de boucher, des pièces de viande séchée ; au mur, des carcasses faisandées. Il découpe le gibier en petits morceaux qu'il jette dans la marmite. Il pleure. Puis, derrière lui, à travers les carcasses, il décroche le corps d'un enfançon, blond et bouclé. Le bébé ne bouge pas. Taddé lui coupe la tête, les bras, les jambes. Florestine essaie d'ouvrir la porte, mais le verrou est tiré à l'intérieur. Elle frappe à la fenêtre. Taddé ne réagit pas. Il lance les morceaux d'enfant dans le mélange. Puis, il ajoute des petites baies. Florestine veut crier, mais de sa bouche béante ne sort qu'un gargouillis. Elle a mal, mal jusqu'au fond des entrailles.

Elle s'éveilla en sursaut et se redressa dans le lit, affolée, la respiration saccadée. L'instant d'après, elle fut prise de terribles crampes et de nausées. Plusieurs fois, elle se leva pour régurgiter. Puis ce fut la diarrhée. À cinq heures du matin, elle n'avait plus rien dans le corps que de la bile, qu'elle vomissait encore. Le liquide jaunâtre lui brûlait la gorge.

Pendant ces longues heures, Gaspard l'accompagna, fit fondre de la neige sur le feu et lui donna à boire, tamponna son front d'une serviette humide, vida la bassine dehors.

— Pauvre petite ! Pauvre petite créature du bon Dieu…

— Gaspard, j'ai peur…

— Peur de quoi ?

— Pour le bébé. Je vais mourir pis lui aussi.

— Voyons, c'est la fièvre ou ben les maux qui courent. Là, endors-toi.

— Non, j'ai avalé du poison.

— Qu'est-ce que t'as mangé pour t'étriper de même à renvoyer pis à te retourner l'estomac ?

— Quelque chose de pas catholique. Le pemmican de Taddé. Faut plus jamais y toucher, hoqueta-t-elle. Je suis certaine qu'il a mis de la chair humaine dans son mélange : ses propres enfants morts. C'est-y vrai qu'y en a qu'on a jamais retrouvé ? C'est terrible ! Terrible ! J'ai la malédiction du Grand Cannibale ! C'est le Wendigo ! C'est pour ça que j'ai tellement *frette*, tellement mal en dedans. Il me mord les entrailles. Il me glace le sang.

— Ben non ! C'est des histoires de ta grand-mère. Demain, on va aller voir le curé Saint-Germain. Il arrive au village pour le temps des Fêtes. Il va te bénir, le bébé aussi. Là, je vais te préparer une bouillotte. Ça va te faire grand bien. Puis je vais dire un chapelet. Rendors-toi.

— Faut que j'aille à confesse, gémit Florestine.

— On va arranger ça demain. Là, faut que tu te reposes.

Le lendemain, le père Saint-Germain débarqua à Talle-de-Saules, un territoire nouveau pour lui. Il était jeune. À son arrivée, il fut étonné de compter une trentaine de familles désormais installées dans ce qui ressemblait à un petit village.

Gaspard et Florestine l'attendaient au magasin. Lorsqu'il vit Florestine, pâle et faible, le ventre gros, mais les yeux creux, il s'approcha, souriant :

— Félicitations ! Je vois que nous aurons bientôt un nouveau chérubin. C'est pour quand, la venue de ce bon chrétien ?

Épuisée, Florestine se mit à pleurer, elle qui, habituellement, gardait ses larmes pour les morts.

— La maladie l'a affaiblie, mon Père, expliqua Gaspard. Elle est ben inquiète. Une bénédiction ferait pas de tort, avec

votre respect. Y a pas urgence, mais pour elle, ça vaudrait mieux maintenant.

— Ah, mais ça fait partie de mon ministère. Je m'en occupe sur-le-champ.

Le prêtre entraîna Florestine un peu à part, dans l'arrière-boutique. Après avoir sorti de son sac l'eau bénite, il s'en aspergea les doigts et lança gouttelettes bénies et paroles saintes sur la fidèle : *Et benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus sancti descendat super vos et maneat semper.*

Après le signe de croix, il posa sa main sur la tête de la future mère :

— Ma fille, je te souhaite un beau gros bébé en santé. Aie confiance en Dieu et prie la Vierge Marie.

Le 9 janvier 1881, Florestine donna naissance à son premier enfant. Un beau garçon de neuf livres, vigoureux mais tranquille, potelé, à la peau soyeuse et aux cheveux noirs et abondants. Florestine prit le nourrisson dans ses bras et le serra contre elle. Les grands yeux sombres du bébé semblaient vouloir avaler le monde. Un regard hypnotique, trop plein. Ou trop vide ? Elle ne savait pas, mais elle était fascinée. Elle était si riche, soudain, millionnaire de cette vie nouvelle, un trésor qu'elle voulait garder près d'elle à toute heure du jour. Florestine emmaillota son bébé comme le lui avait appris sa mère et le blottit contre elle. On l'appellerait Joseph Édouard Beaupré, oui, comme son grand-père paternel.

Quelques heures après la naissance, le père Saint-Germain fut fier de procéder au premier baptême célébré dans la nouvelle paroisse de Saint-Ignace-des-Saules. Jean-Louis Légaré, le parrain, signa le registre avec émotion. Lui qui avait rêvé d'une grande famille, il n'avait qu'un fils, Albert, âgé de cinq ans. Sa femme, Marie Ouellette, sa belle Métisse épousée en 1872, était morte dans un accident de cheval quelques mois après la naissance du petit. Légaré ne s'était pas remarié.

— Le rôle de parrain, je vais prendre ça ben à cœur, dit-il aux Beaupré. J'aurai soin de cet enfant-là comme si c'était mon gars. Florestine, tu nous en feras d'autres, des beaux garçons de même. Ça va nous faire du monde pour notre future école. Moi, j'en ai juste un. J'aurais ben voulu voir grouiller toute une trâlée d'enfants, chez nous, à l'heure des repas pis de la prière, mais le bon Dieu en a décidé autrement.

— Pourquoi vous vous êtes pas remarié ? lui demanda Florestine. Vous étiez jeune, à la mort de votre femme, vous auriez pu avoir des enfants d'un deuxième lit.

— J'avais trente-cinq ans, soupirait-il. Je revenais d'un voyage pénible à Washington, avec six délégués de la tribu des Sioux, pour négocier avec le gouvernement. Les Sioux voulaient une réserve pour eux. Pas question de quitter leur territoire pour aller plus à l'ouest. Je les comprends ! C'était fin avril. Quand je suis revenu à Talle-de-Saules, j'étais épuisé, sans le sou, mais pas au bout de mes épreuves. J'étais si content de retrouver ma Marie, avec notre petit Albert ! Et puis, quelques semaines après mon retour, Marie a fait cette chute de cheval. La pire époque de ma vie…

Légaré gardait un souvenir douloureux de cette année 1876, des tensions qui régnaient alors entre Métis, Sioux, Blancs, Canadiens et Américains. Et lui, pris entre tout ce beau monde pour agir en diplomate, malgré le poids du deuil, et son chagrin oppressant. Il s'était étourdi dans des batailles qui n'étaient pas les siennes, puis dans le commerce et le troc, et s'évertuait encore à s'impliquer dans toutes les causes pouvant affirmer le statut de sa paroisse ; il voulait que Talle-de-Saules devienne un vrai village, avec une chapelle, une école et même une branche de la Société Saint-Jean-Baptiste : il voulait aussi défendre sa religion et la langue française au cœur de ce grand pays. Marie aurait été fière de lui.

— Non, je l'ai pas encore oubliée, ma Marie. Une femme de cœur, tellement charitable. Je me dévoue pour les autres comme elle l'aurait fait. Elle est toujours là, disait-il en

frappant du poing sa poitrine. J'étais l'homme d'une seule femme… Et, dit-il plus bas, j'en aurai pas d'autres.

Il regarda les jeunes parents, les visages souriants qui les entouraient :

— Bon ! Venez-vous-en chez nous, on va célébrer le baptême.